



Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde

45 | 2010

Langue française, identité(s) et école(s) : le cas de la minorité catholique au Levant (milieu XIX^e-XX^e siècles). Représentations identitaires et apprentissage des langues : Europe, bassin méditerranéen (XVI^e-XX^e siècles)

André Chervel. *Histoire de l'enseignement du français du XVII^e au XX^e siècle.*

Paris : Éditions Retz, 2006, 832 p. ISBN 978-2-7256-2605-5. Réédition en version brochée, 2008, ISBN 978-2-7256-2802-8. Cet ouvrage a obtenu en 2007 le prix Guizot de l'Académie française, médaille d'argent.

Gérard Vigner



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/dhfles/2484>

DOI : 10.4000/dhfles.2484

ISSN : 2221-4038

Éditeur

Société Internationale pour l'Histoire du Français Langue Étrangère ou Seconde

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2010

Pagination : 201-209

ISSN : 0992-7654

Référence électronique

Gérard Vigner, « André Chervel. *Histoire de l'enseignement du français du XVII^e au XX^e siècle.* », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde* [En ligne], 45 | 2010, mis en ligne le 31 août 2013, consulté le 27 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/dhfles/2484> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dhfles.2484>

Ce document a été généré automatiquement le 27 mai 2021.

© SIHFLES

André Chervel. *Histoire de l'enseignement du français du XVIIe au XXe siècle.*

Paris : Éditions Retz, 2006, 832 p. ISBN 978-2-7256-2605-5. Réédition en version brochée, 2008, ISBN 978-2-7256-2802-8. Cet ouvrage a obtenu en 2007 le prix Guizot de l'Académie française, médaille d'argent.

Gérard Vigner

- 1 L'histoire de l'enseignement constitue un domaine de recherche fondé sur une tradition déjà ancienne, alors que l'histoire des contenus de l'enseignement dans l'institution scolaire, primaire ou secondaire, est d'introduction relativement récente. Et s'agissant de l'histoire de l'enseignement du français plus particulièrement, même si Ferdinand Brunot posa les premiers repères en la matière, il faut attendre les années 1960 pour que la volonté d'explorer les disciplines scolaires dans leur dimension proprement historique se fasse jour. Et nous devons bien à André Chervel, chercheur au Service d'histoire de l'éducation à l'INRP, la constitution de l'histoire de l'enseignement du français comme objet de recherche propre¹, qui donna lieu à une longue suite de travaux, aussi bien de sa part que de celle d'autres chercheurs². André Chervel, après avoir consacré ses premiers travaux à la linguistique, rejoint le Service d'histoire de l'éducation en 1983, alors qu'il venait de publier quelques années auparavant, en 1977³, un ouvrage qui avait connu un certain écho dans le monde de l'enseignement et de la recherche universitaire, *Et il fallut apprendre à écrire à tous les petits Français, Histoire de la grammaire scolaire*, chez Payot. L'orthographe et la grammaire, deux points d'ancrage majeurs dans l'enseignement du français, y apparaissaient comme des constructions propres à l'école, dans un moment historique donné, et non comme le reflet, plus ou moins dégradé, de savoirs issus des recherches les plus savantes.
- 2 Aussi faut-il saluer la publication aux éditions Retz de ce que l'on peut considérer comme une synthèse de plus de trente années de recherches conduites par André Chervel sur l'histoire d'un enseignement qui pendant longtemps a plus relevé du mythe ou de la légende que de savoirs effectivement attestés. L'ouvrage s'organise en douze

grands chapitres qui permettent de parcourir quatre siècles d'enseignement aux deux grands niveaux de référence, primaire et secondaire, en mettant l'accent sur les éléments centraux d'organisation de la discipline, l'orthographe et la lecture, la grammaire scolaire et la langue à l'école, le choix des auteurs et l'exploitation des œuvres littéraires, la rédaction et la composition française, la rhétorique et l'histoire littéraire. Le XVII^e siècle a été retenu comme point de départ dans la mesure où les sources d'archives, pour les périodes antérieures, sont quasi inexistantes. André Chervel ne manque d'ailleurs pas de rappeler que l'enseignement scolaire du français est d'introduction relativement récente, postérieure, et de beaucoup, à celle du latin, et même, nous le savons bien à la SIHFLES, à celle du français approché comme langue étrangère. Enseignement dont l'unité fut longtemps problématique. Ainsi les visées sont-elles les mêmes dans les écoles rurales ou dans les Petites écoles, chez les frères des écoles chrétiennes, chez les jésuites ou chez les oratoriens ? Aussi André Chervel ouvre-t-il son ouvrage par un chapitre essentiel pour la compréhension de la suite de son propos : « Le cadre : les langues, les institutions, les mentalités », le français ayant dû en effet se frayer un chemin entre les « patois » en usage dans la plus grande partie de la population du royaume sous l'Ancien Régime mais encore dans la première partie du XIX^e siècle⁴ et le latin qui pendant longtemps exerça un quasi monopole dans l'enseignement secondaire. Le latin langue des savoirs savants par opposition au *sermo vulgaris* qu'était le français. Combat qui était loin d'être gagné d'avance et si le français bénéficie aujourd'hui d'une position particulièrement assurée à l'école, il ne l'exerce que depuis une période relativement récente. Enfin savoir où on enseignait le français importe au plus haut point dans la mesure où l'enseignement du français a été pris en charge dans des réseaux tout à fait distincts, selon des objectifs et des méthodologies propres, en relation aux patois ou au latin. Cette homogénéité au moins relative de l'enseignement du français sur le territoire national est un fait récent, point d'aboutissement, provisoire comme toujours en matière d'enseignement, d'un très long processus qu'André Chervel s'attache ici à retracer.

- 3 L'orthographe va faire l'objet d'un traitement attentif de la part d'André Chervel, ce qui n'a rien pour étonner quand on connaît l'importance prise par cette question dans ses travaux et cela depuis ses premières publications. Non pas qu'ici André Chervel cède lui-même à une quelconque fascination pour cet objet hautement symbolique qu'est l'orthographe dans les classes de français, mais parce que, pour des raisons qu'il convient d'élucider, l'orthographe a pris dans l'école en France et dans la sensibilité des populations, aujourd'hui notamment, une place particulièrement importante. L'orthographe y est abordée à quatre moments, au chapitre 2 dans sa relation avec l'apprentissage de la lecture, au chapitre 3 avec les premiers enseignements scolaires de l'orthographe sous l'Ancien Régime et enfin au chapitre 5 qui traite de l'enseignement de l'orthographe à l'école au XIX^e siècle avec l'installation de cet exercice fétiche qu'est la dictée. André Chervel met bien l'accent sur la lenteur de cette genèse, directement associée à la diffusion de l'écrit dans la société et sur les débats que fera naître un enseignement de l'orthographe omniprésent dans les débuts de la III^e République. L'enseignement primaire, sous l'influence de Ferdinand Buisson, tentera d'en desserrer l'étreinte en introduisant une épreuve de rédaction et un travail de lecture qui s'efforce d'expliquer, même modestement, le sens des textes. Les multiples tentatives de réforme de l'orthographe sont aussi évoquées avec les dix-sept réformes conduites entre 1650 et 1835, date à laquelle l'orthographe se fixe de façon définitive. Il signale notamment l'importance prise par les imprimeurs dans cette évolution. La

question de l'orthographe dans l'enseignement secondaire ne fait l'objet que d'un bref développement, le latin pendant longtemps ayant focalisé l'attention, le français n'étant qu'une langue serve, les bizarreries de l'orthographe des collégiens commençant cependant à inquiéter les autorités académiques à partir de 1840 environ. Mais il est vrai que la tradition d'indifférence à l'égard de l'enseignement de l'orthographe est une des caractéristiques de l'enseignement secondaire, au XX^e siècle encore.

- 4 Deux chapitres sont consacrés à la naissance de la grammaire scolaire attribuée par André Chervel au besoin de disposer d'une description qui soit au service de l'orthographe, grammaire délatinisée qui va progressivement élaborer un nouveau cadre descriptif approprié aux nouveaux besoins des élèves dans l'apprentissage du français. On retrouve ici la thèse défendue par André Chervel dans son ouvrage *Et il fallut apprendre à écrire à tous les petits Français. Histoire de la grammaire scolaire* selon laquelle la grammaire scolaire n'est pas fille de la grammaire générale mais un outil élaboré *ad hoc* par l'institution scolaire, au service d'un enseignement raisonné de l'orthographe. André Chervel insiste sur le rôle particulièrement important joué par les praticiens dans l'élaboration de cet outil et signale l'introduction d'un certain nombre de catégories, par exemple le complément circonstanciel en 1844, le complément d'agent en 1914, selon un ajustement progressif de la fameuse *Nouvelle grammaire française* de Noël et Chapsal aux capacités d'apprentissage d'enfants des milieux populaires notamment qui ne pouvaient associer l'analyse proprement grammaticale aux catégories de la grammaire générale. Inflation de manuels qui s'appuyant sur un appareil désormais à la mesure des élèves vont entrer en compétition pour proposer aux maîtres et aux élèves les outils les plus appropriés et les plus séduisants. L'intérêt d'une telle approche est de bien montrer qu'il est vain de vouloir mettre l'accent sur les incohérences ou les insuffisances de la grammaire scolaire, on trouvera toujours quelque linguiste pour s'atteler à cette tâche, dans la mesure où il s'agit d'une élaboration empirique, tâtonnante, d'un outil descriptif de la langue qui soit à la portée de jeunes élèves et que la grammaire scolaire constitue à ce titre un outil doté de sa pleine légitimité.
- 5 La lecture des textes, qu'il s'agisse de l'école primaire ou de l'enseignement secondaire, constitue un moment important de l'apprentissage pour ne pas dire central. Si la notion d'auteur classique à l'école est aujourd'hui familière à tous, elle ne s'est pas imposée d'emblée et s'est organisée en plusieurs vagues successives de l'Ancien Régime à nos jours et constitue certainement comme le signale André Chervel un chapitre important de l'histoire de la culture française. Choix délicats dans la mesure où il convenait d'éviter les « mauvais livres », les lectures pernicieuses et où il fallait sélectionner des auteurs français qui n'avaient pas le prestige des auteurs latins inscrits dans une longue tradition académique. L'Église catholique, longtemps responsable de l'éducation des enfants, veillait à ce que soient proposés de nombreux textes d'inspiration religieuse. André Chervel marque bien les différentes étapes de ces choix qui se traduisent par des canons constamment remaniés, selon les goûts de l'époque, pour les valeurs morales comme pour les qualités d'écriture. Le XVII^e siècle sera très vite considéré comme un siècle de référence, et il en sera ainsi jusque dans la première moitié du XX^e siècle. À l'école primaire, au-delà du travail d'alphabétisation proprement dit, on hésitera longtemps entre lectures religieuses et lectures profanes. Mais la laïcisation de l'école par Jules Ferry entraînera un renouvellement profond du corpus. Les manuels de lecture à l'école primaire, comme les recueils de morceaux

choisis dans l'enseignement secondaire vont progressivement se mettre en place et être associés à des choix pédagogiques renouvelés. Le chapitre 8 de l'ouvrage est ainsi consacré à la scolarisation et à l'exploitation des œuvres littéraires qui permet notamment de suivre la lente genèse de cet exercice princeps qu'est dans la tradition pédagogique française l'explication de texte, alors que l'école primaire s'orientera vers la lecture expliquée. Lent et complexe cheminement qui montre combien les dogmes en la matière sont fragiles et que l'école a su faire écho, à la mesure de ses moyens, à l'évolution des sensibilités.

- 6 Dernière grande série de chapitres, celle consacrée à l'écriture, de la rédaction du cours à la composition française dans la diversité de ses formes. On sait combien la maîtrise de l'écrit importe au plus haut point dans l'institution scolaire française et que, ce n'est ici qu'une simple remarque en passant, la dissertation, si peu pratiquée dans les autres pays du monde, est toujours présente dans les épreuves de français au baccalauréat comme en philosophie. Parcours historique long, complexe, qui va permettre de situer les étapes d'un enseignement qui sous une terminologie apparemment inchangée de « rédaction » ou de « composition » recouvre des pratiques fort différenciées. André Chervel avait déjà abordé cette question dans de très nombreuses publications, aussi bien dans la revue *Histoire de l'Education* (on peut songer notamment au n° 74, mai 1997, « Les Humanités classiques », codirigé avec Marie-Madeleine Compère) que dans un ouvrage tel que *La composition française au XIX^e siècle, dans les principaux concours et examens*, Vuibert/INRP, 1999, qui rassemble une masse considérable de sujets et permet de la sorte au lecteur de juger, sur pièce, de ce que pouvaient être les exigences des différentes institutions en la matière. André Chervel nous offre ici une synthèse particulièrement utile, sur une pratique, la rédaction qui va de la simple copie, du compte rendu de lecture ou de récit oral jusqu'à ses différentes métamorphoses dans les genres repris au XX^e siècle à l'école primaire et dans l'enseignement secondaire. Nous renvoyons ici le lecteur aux chapitres 9, 10 et surtout le chapitre 11, le plus développé, qui fait bien apparaître toute la difficulté qu'il y eut, pour l'école primaire, d'élaborer une pédagogie appropriée à de jeunes enfants ; pendant longtemps en effet on hésita à les engager dans des pratiques jugées aussi complexes et socialement discutables (apprendre à lire, c'est permettre de rassembler les futurs citoyens autour d'objets de lecture qui peuvent diffuser une pensée légitime, apprendre à écrire au contraire, c'est donner à chacun les instruments d'une autonomie dans l'échange, dont les pouvoirs politiques savaient se méfier) ; et pour l'enseignement secondaire à concevoir des activités d'écriture en français complètement dissociées d'une longue tradition qui pendant longtemps ne connut que l'amplification ou la composition en vers latins. Deux parcours disjoints, primaire et secondaire, qui n'ont conflué que récemment, à partir des années 60 (1960 !) quand l'enseignement obligatoire fut porté à 16 ans et que fut élaborée une structure de scolarisation commune, le collège. La *Ratio studiorum* des jésuites, la *Ratio discendi et docendi* du père Jouvancy, en 1692, avaient fourni d'abondantes propositions d'activités qui pendant longtemps constituèrent une doxa en la matière. Le français dut, si l'on nous permet l'expression, se faufiler dans cette trame serrée d'activités sanctionnées par une longue tradition. C'est à partir du XVIII^e siècle, dans les collèges, que très progressivement vont s'installer des pratiques d'écriture en prose française, plaidoyer, discours français. Mais c'est au XIX^e siècle que la « composition française » s'installe dans l'usage général. André Chervel consacre un certain nombre de pages très éclairantes sur l'histoire d'un exercice, la dissertation qui devra attendre le début du XX^e siècle pour commencer à trouver l'assise que nous lui

connaissions. Elle l'emporte sur un autre exercice, le discours, et progressivement demande d'organiser une réflexion écrite autour de sujets littéraires. Enfin, André Chervel évoque deux autres exercices, le rapport et la lettre. Exercices d'écriture qui à la différence de l'amplification latine fondée sur l'imitation de textes d'auteurs, que l'on avait soigneusement lus auparavant, orienteront progressivement l'écriture vers des usages plus réflexifs que vers une écriture de création. Le XX^e siècle fera définitivement ce choix. On commente, on disserte sur les textes littéraires, on ne s'essaie pas à écrire au sens de savoir créer un univers d'expérience, de sensibilité par l'écriture. Peut-être faut-il voir là, l'influence, sur le très long terme, des changements introduits par l'abbé Batteux qui, dans le milieu du XVIII^e siècle, substitua à l'enseignement des belles-lettres celui de la littérature, et le commentaire en français de textes français à l'imitation en latin de textes latins. L'idéal discursif qui se mit de la sorte en place, et très prégnant dans les études de lettres aujourd'hui encore en France, est d'imiter le discours du professeur (il explique, glose, commente) et non celui de l'écrivain. Idéal que l'on retrouve aujourd'hui encore dans le choix des épreuves aux concours de recrutement des professeurs de lettres (CAPES et agrégation).

- 7 Pour ce qui est de l'enseignement primaire, pendant longtemps sont en vigueur des pratiques restrictives ; il faut attendre les années 1880 pour voir s'installer de façon plus officielle une pratique d'écriture, que l'on va appeler rédaction. Exercice qui va poser d'abord le problème d'un arbitrage nécessaire par rapport à la dictée et à l'enseignement de l'orthographe, puis celui d'une didactique qui pour l'instant n'a pas de tradition. Foin des exercices de style qui pendant longtemps étaient proposés aux enfants, il fallait décorer de quelques fleurs de rhétorique, des phrases des plus banales, mais acquérir, jusqu'au plus lointain des villages une culture de l'écriture, qui mettra un certain temps à s'installer, avec des sujets types. Beaucoup de descriptions, de petites narrations sur des événements convenus. On sera sensible cependant au fait que ces sujets, pour être traités, sont pourvus d'une abondante « matière », c'est-à-dire d'éléments susceptibles d'entrer dans l'élaboration du texte, si bien que l'activité est plus une activité d'assemblage que de véritable invention. Mais cette culture, Jean Hébrard nous invitait à en apprécier l'impact, à partir de l'abondante correspondance, plusieurs millions de lettres échangées, engagée par les soldats et leur famille pendant la terrible guerre de 1914-1918.
- 8 Ouvrage qui rend hommage aux maîtres dans leur travail quotidien qui savent faire évoluer, quand il le faut, leurs pratiques. Pratiques enseignantes qui le plus souvent anticipent sur le renouvellement des procédures didactiques et des textes officiels qui les organisent. Précieuses recommandations pour les historiens de l'éducation qui, pour des raisons de commodité d'accès à la documentation, s'en tiennent aux seuls textes officiels, circulaires ministérielles ou traités pédagogiques. De même pour ce qui est des manuels qui valent d'abord par l'usage qui en est fait dans les classes, usage souvent bien différents des vœux exprimés par leurs auteurs, notamment quand ces manuels sont en usage sur de très longues périodes.
- 9 Si tous les chapitres s'articulent dans une continuité qui permet de suivre au travers de quatre siècles de tâtonnements la lente élaboration d'une pédagogie plus ou moins unifiée du français, ils sont cependant rédigés de telle manière que chacun d'entre eux peut faire l'objet d'une lecture autonome, chaque chapitre bénéficiant de son propre appareil de notes et de références bibliographiques. De sorte qu'il est possible, pour un lecteur intéressé par une question particulière, d'aller directement au chapitre en

question. Un index des noms de personnes permet de retrouver aisément les acteurs engagés dans cette longue entreprise. On peut regretter cependant l'absence d'un index des notions qui aurait permis, comme instrument de navigation dans un aussi considérable ouvrage, de mieux situer des problématiques abordées dans plusieurs chapitres et entre lesquelles il n'est pas toujours aisé, à certains moments, de se retrouver.

- 10 Ce très lent et très détaillé parcours d'élaboration d'une culture scolaire de l'enseignement du français présente cet incomparable mérite de remettre dans une perspective temporelle longue ce qui pourrait paraître aux yeux de l'observateur non averti comme un invariant de la culture française et par rapport auquel les élèves d'aujourd'hui seraient toujours en défaut. Le français, en France au moins, est une discipline fragilisée, dont le périmètre n'est plus aussi strictement défini qu'il pouvait l'être il y a un demi-siècle. Tout à la fois discipline de compétence, qui vise à faire maîtriser par les élèves une langue, dont ils sont locuteurs natifs, dans des usages élaborés, lecture, notamment de textes littéraires, écriture, jusqu'à la dissertation et au commentaire de texte, prise de parole publique, mais aussi discipline de contenus, organisée autour de la transmission d'une mémoire culturelle dont les deux piliers seraient la littérature et la grammaire. Discipline qui d'autre part est dispensée par des enseignants peu satisfaits de leur travail, de leurs résultats, qui ont l'impression qu'a autrefois existé un âge d'or de l'enseignement du français, dont les pratiques contemporaines ne constitueraient que l'image dégradée, avec des élèves dont le niveau est en baisse constante. Un tel ouvrage peut faire justice de semblables images et d'une certaine manière rassurer les enseignants. Cet âge d'or n'a jamais existé, les plaintes des enseignants sur le niveau de leurs élèves sont, à toutes les époques, un lieu commun des réflexions et débats pédagogiques. En revanche élaborer un enseignement approprié au français, langue qui dut trouver sa place, difficilement, entre les patois, langues d'origine de la plus grande majorité des élèves de l'enseignement primaire, jusqu'à une date très récente, et le latin, la langue noble dans les apprentissages du secondaire et dans une tutelle dont le français ne s'émancipa qu'à la fin du XIX^e siècle, constitue un chantier constamment ouvert dans un pays dont l'enseignement s'est élargi à la totalité d'une classe d'âge, jusqu'à l'âge de 16 ans, et a permis de passer de 0,9 % de bacheliers dans une génération en 1901 à 51,6 % (baccalauréat général et technologique) en 2008⁵. Porté par de tels changements de seuil, un enseignement comme celui du français ne peut que changer de nature et, comme dans les siècles antérieurs, partir à la recherche de solutions, de pratiques mieux ajustées, qui doivent beaucoup à l'expérience des praticiens.
- 11 Au-delà de ces considérations, connaître l'histoire de l'enseignement du français en France fournira à toutes celles et à tous ceux qui travaillent sur l'enseignement du français comme langue étrangère les repères indispensables à une meilleure compréhension des enjeux d'un enseignement qui, même s'il traite de publics complètement distincts, sur des objectifs qui sont sans commune mesure avec ceux en vigueur dans les apprentissages du français langue étrangère, prend souvent appui sur des outils de référence communs – on peut songer ici aux grammaires scolaires, aux recueils de textes littéraires –, mais peut faire écho aussi à des cultures professionnelles partagées. Pendant longtemps de nombreux maîtres de français exerçant dans différents pays d'Europe étaient originaires de France et portaient en eux les éléments

d'une culture scolaire élaborée dans leur pays d'origine. Des passerelles peuvent ainsi être établies dans une comparaison qui mérite certainement d'être approfondie⁶.

NOTES

1. Dans un article déjà plus ancien, mais toujours d'actualité dans son orientation méthodologique, André Chervel s'efforce de préciser ce que peut être ce champ de recherches, article qui peut être considéré comme un texte fondateur : « L'histoire des disciplines scolaires. Réflexions sur un domaine de recherche », in *Histoire de l'Éducation*, n° 38, 1988, p. 59-119.
2. Citons des personnes telles que Jean Hébrard, Pierre Boutan, Anne-Marie Chartier, Martine Jey, Dan Savatovsky, et d'autres encore.
3. Année qui fut celle aussi de la publication d'un ouvrage, qui connut un retentissement considérable, de deux historiens, François Furet et Jacques Ozouf, *Lire et écrire. L'alphabétisation des Français, de Calvin à Jules Ferry*, éd. de Minuit, 2 volumes.
4. Si bien qu'il n'y aurait rien d'excessif à avancer que le français, pendant fort longtemps et auprès des publics populaires, ruraux et même urbains, fut enseigné comme langue seconde.
5. Ce qui doit nous donner à peu près 4 000 bacheliers en début du XX^e siècle et un peu plus de 400 000 en 2008.
6. On lira avec intérêt, d'André Chervel justement, l'article : « Pour une histoire comparée des disciplines du français langue étrangère et du français langue maternelle » dans la revue *Le Langage et l'Homme*, XLIV-1, 2009.